

Béatrice Helg, la lumière et l'espace

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET



Les images photographiques que réalise Béatrice Helg procèdent de la mise en jeu d'éléments géométriques dans des espaces indicibles que le regard ne réussit pas à identifier. Ici un carré, là un trapèze, là encore une forme ronde... Effets de matière, fonds couleur rouille ou noir et blanc, taches et coulures en instance, figures en lévitation, l'art de Béatrice Helg est requis par l'énigme. Les titres de ses séries – hier *Envol*, *Équilibre*, *Transparence*, *Éveil*, etc. ; aujourd'hui *Cosmos* – ne nous renseignent pas plus sur la genèse de son travail. Force est donc de considérer ses œuvres pour elles-mêmes, dans leur pure et simple perception, imposant au regard leur propre temporalité, leur propre spatialité, leur propre identité. La puissance d'image qu'elles dégagent est à la mesure de cette part d'énigme qui les caractérise.

*Cosmos. Photographies
de 2013 à 2015*

GALERIE THESSA HEROLD, PARIS

DU 7 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2015

Philippe Piguet | À première vue, l'impression qui résulte de la découverte de vos images est que vous semblez vouloir entretenir un mystère. Qu'en est-il au juste ?

Béatrice Helg | Ce n'est pas une volonté particulière mais tant que ces mondes que j'essaie de créer n'ont pas trouvé leur place, ils n'existent pas. À cette fin, j'emploie toutes sortes de matériaux rudimentaires qui sont tantôt de récupération, tantôt choisis pour leurs qualités intrinsèques qui me servent à constituer des compositions d'apparence abstraite. Ce sont donc des mondes qui sont créés à peu près à partir de rien, du moins d'objets insignifiants, et qui vont prendre

forme selon leur agencement dans l'espace et dans la lumière. Tout d'un coup, celle-ci donne vie à celui-là. Cela relève de l'ordre d'une expérience, aussi bien pour moi, d'ailleurs, que pour le regardeur par la suite qui va s'y projeter et y inventer son propre univers. Ce ne sont pas des images que l'on décrit, ce sont des images dont on fait l'expérience.

Ce caractère expérimental sous-entend donc que vous opérez de façon intuitive et que c'est un travail de longue haleine.

En effet, je ne travaille pas avec des idées préconçues. Rien ne précède les moments vécus à l'atelier à mettre en place la composition, sinon des envies d'espaces, de jeux de lumière, de qualités matérielles, bref de créer une atmosphère, un climat, un univers de lumière. Je n'ai aucune manière d'appréhender l'image qui soit systématique. Chacune d'elles est créée de façon différente. S'il peut arriver pour certaines que je fasse des petits sketches, c'est pour exciter mon imaginaire. Ce qui m'importe en revanche, c'est de chercher des matériaux.



Ce sont eux qui décident de ce que seront les images à faire ?

Parfois, ce sont eux qui me donnent des idées ou me font penser à ce que je voudrais créer ; parfois, je pars à la recherche d'un matériau parce que je veux faire quelque chose de particulier. Mais la règle générale est qu'il n'y a aucune recette. Les matériaux choisis, voire même créés pour le besoin d'une prise de vue, se doivent de réagir à la lumière. Je choisis par exemple telle peinture sur tel support parce que je sais qu'elle va l'accrocher ou bien l'absorber. Je travaille toujours en fonction des événements et de l'élaboration du travail d'installation. C'est donc un long et laborieux processus...

Vous parlez même d'engagement physique.

Parce que c'est la réalité et que mon travail relève d'une expérience physique de l'espace. De toutes sortes de jeux d'équilibres et de déséquilibres. Les installations que je constitue sont à la dimension de mon corps. Elles sont à l'échelle de ma capacité à transporter, à manipuler, à assembler les matériaux qui les composent. C'est un travail d'installation, réalisé avec des matériaux concrets, mais pas une installation entendue au sens où l'on peut se promener autour ou à l'intérieur.

Cette dimension physique est pour le moins paradoxale avec l'image finale que vous nous donnez à voir et ce rapport à la réalité sur lequel vous insistez.

C'est que ce que je crée s'apparente à de petits théâtres qui n'existent que dans la lumière et dont je ne cesse de bouger les éléments jusqu'au moment où l'image advient. C'est donc un travail très méticuleux, très construit, qui n'existe que d'un seul point de vue et qui nécessite tout le temps que je regarde à travers l'objectif de mon appareil photographique si l'instant est le bon. Ce qui est passionnant, c'est comment les matériaux vivent sous la lumière, comment ils se transforment pour gagner une nouvelle identité.

D'où vous vient donc cet intérêt pour la scénographie, la mise en espace ?

J'ai toujours été passionnée par l'opéra et je cours volontiers les grands festivals. J'aime l'ampleur de la scène des théâtres,



Eveil VIII, 2007, tirage Ilfochrome, 130 x 116 cm.
Courtesy galerie Thessa Herold, Paris.

les jeux de combinaisons des décors et de la lumière, le son, la musique et la voix dans l'espace. J'ai longtemps joué moi-même du violoncelle et, dans un certain sens, mon utilisation de la lumière est assez musicale...

De fait, dans vos images, elle semble composer avec les matériaux pour susciter des tempos, des intensités qui passent par des gammes du plus sourd au plus clair, du plus grave au plus aigu...



Emergence IV. 2008, tirage Ilfochrome, 150 x 108,9 cm.
 Courtesy galerie Thessa Herold, Paris.

La lumière transforme tout. Certains matériaux bruts peuvent devenir tout d'un coup raffinés, et vice-versa. Telle surface peut la laisser glisser ou au contraire lui faire écran, tel espace s'ouvrir ou se fermer...

Comme il en est dans une architecture où elle circule et transforme l'espace en fonction de sa façon d'y pénétrer selon les moments de la journée.

Une image me hante depuis que j'ai découvert le Salk Institute for Biological Studies qu'a construit l'architecte brutaliste Louis Kahn au début des années 1960, à La Jolla, en Californie. C'est une immense bâtisse qui domine l'océan, un lieu impressionnant, en béton, où les jeux de la lumière sont infinis. C'est un endroit où vous n'avez qu'une envie, c'est de prendre le temps de réflé-

chir. Les proportions sont incroyables. Il y règne une sorte de silence qui vous invite à la contemplation.

Réflexion, silence, ce sont là des entités que vous cherchez aussi à produire à travers vos images.

Tout à fait.

Est-ce une posture qui aspire à s'inscrire en différence par rapport à la folie de notre monde d'aujourd'hui ?

C'est une invitation. Une invitation à prendre le temps de réfléchir pour soi, de ressentir... On oublie de réfléchir aujourd'hui parce qu'on est bombardé d'informations. On perd sa liberté intellectuelle. Cet abandon-là, c'est vraiment une chose qui m'inquiète aujourd'hui. Je pense qu'on vit dans une société où, sans vigilance, on a un esprit conditionné. En cela, c'est un travail qui est en fait très engagé.

La dernière série d'images que vous avez réalisée et que vous présentez à la galerie Thessa Herold et à Paris Photo se présente sous l'intitulé générique de *Cosmos*. Quelle en est l'origine ?

Elle procède d'un projet que j'ai réalisé, en 2013, dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Wagner pour la Fondation Bodmer, près de Genève. Cela a été l'occasion pour moi de réfléchir à l'idée de l'œuvre d'art totale (*Gesamtkunstwerk*), chère au musicien. J'y ai employé une forme ronde que j'ai mise en jeu dans tout un ensemble de compositions selon les protocoles de travail qui sont les miens...

Le choix de cette forme signale un important changement formel au regard de votre démarche. Vous n'y aviez jamais recouru jusqu'à présent. Que s'est-il donc passé ?

La forme ronde, c'est une forme parfaite. J'ai toujours essayé de l'utiliser mais je n'étais encore jamais parvenue à satisfaction. Curieusement, c'est en réfléchissant à Wagner, en pensant à sa musique, que la sphère a enfin trouvé sa place dans mon travail. C'est toujours le même univers mais on a l'impression cette fois-ci que le monde est en mouvement, en évolution, parfois même en train de se désagréger.

Des paysages très abstraits qui sont bien plus l'expression d'une intériorité que l'illustration du monde extérieur...



Cosmos VII. 2014, tirage pigmentaire, 130 x 171 cm. Courtesy galerie Thessa Herold, Paris.

Quand bien même je puise toute mon inspiration dans mon expérience de la vie, mes images sont d'abord et avant tout des vues de l'esprit, une quête d'absolu ou la recherche de l'illimité d'un mystère intérieur. C'est ce qui m'intéresse dans la photographie.

En fait, vous créez des situations fictionnelles que vous appréhendez dans un rapport de réalité pour créer finalement des vues mentales.

C'est surtout une écriture de la lumière car, encore une fois, ces univers n'existent que par la lumière. ■

BÉATRICE HELG EN QUELQUES DATES

Née en 1956 à Genève. Vit et travaille à Genève.
Représentée par la galerie Thessa Herold, Paris.

Sélection d'expositions (depuis 2006)

- 2015 • *Paris Photo*, galerie Thessa Herold, Paris
- 2014 • *Résonances*, Ditesheim & Maffei Fine Art, Neuchâtel
- 2012 • *Alchimie*, Photo & Contemporary, Turin
- 2011 • *In Light*, Galerie Edwynn Houk Zur Stockeregg, Zurich
- 2010 • *Mirages de l'infini – Photographies 1981 -2010*, Galerie Thessa Herold, Paris
- 2008 • *A metaphysical world*, Joel Soroka Gallery, Aspen
- *Métamorphoses*, galerie Jan Krugier & Cie, Genève
- 2007 • *Dans la lumière de l'illusion*, Galerie Thessa Herold, Paris
- *Twilight*, Martin Summers Fine Art, Londres
- 2006 • *Béatrice Helg – À la lumière de l'ombre*, Chapelle Saint-Martin du Méjan, Rencontres d'Arles

